

## Jean-Claude Coste

### L'après de la psychanalyse \*

« L'après de la psychanalyse », ça se lit de bien des façons. C'est aussi ce qui se passe dans une cure, qui commence avec cette croyance que l'inconscient ça se déchiffre comme on a appris à l'école. Je parle de l'école primaire. Et l'expérience montre que les significations qui surgissent ne sont pas univoques et se renouvellent à l'envi. Sauf à en avoir une approche religieuse, à en faire une exégèse – ce qui n'est pas exclu, loin de là. Je pense ici au rapprochement qu'avait fait Lacan entre son exclusion de l'IPA et l'excommunication de Spinoza, qui bien avant Nietzsche critiqua une lecture doctrinale des Écritures. Ceci pouvant conduire jusqu'à cette notion d'« illecture » que Marie-José Latour nous avait rappelée la fois précédente. C'est aussi ce que charrie mon titre : un trébuchement ou un bégaiement de l'herméneutique au-delà de toute fin transmissible, même réduite à des mathèmes. Quelque chose donc qui outrepassa une représentation fixe, une forme d'anamorphose. Pour ceux qui n'étaient pas présents lors de notre dernière séance, une anamorphose est une déformation d'image produite par effet d'optique, comme des miroirs courbes ou un mirage dans le désert. Ce dispositif peut aussi bien tenir du hasard que d'un calcul, par exemple une image picturale apparaissant sous condition d'un point de vue particulier. Ainsi, dans le tableau *Les Ambassadeurs* d'Holbein interprété par Lacan dans le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*<sup>1</sup>, un crâne peut soudain surgir là où il n'y avait, vue de face, qu'une tâche informe. Il est vrai que ce crâne était aussi une signature, puisque « Holbein » signifie « os creux »... C'est osé quand même, c'est très osé de se prévaloir de l'anamorphose. Ce n'est pas si loin de la façon dont Lacan signa une de ses dernières lettres...

Je reviens à mon titre « L'après de la psychanalyse » qui lui aussi peut se considérer à partir de divers points de vue le métamorphosant, éventuellement dans la surprise. Jusqu'à, pourquoi pas, y faire surgir l'*a*, l'objet *a*, près de la psychanalyse.

Mon propos sera quand même d'essayer d'inscrire cet « après de la psychanalyse » dans certaines limites. Ceci pour sortir de la croyance ou de l'ineffable, c'est-à-dire du religieux. C'est que la psychanalyse, si elle répond *d'un certain point de vue* au malaise d'un sujet structurellement défini, ne répond pas de tout. C'est bien ce à quoi nous avons été convoqués la dernière fois à partir de l'anamorphose et de l'objet *a*. Au cours de la discussion qui avait suivi, Michel Bousseyroux avait radicalement séparé et réparti, dans le cadre d'un dispositif de sujet – il s'agissait là de l'œuvre d'un artiste reprise par un autre (Joseph Beuys interprété par Markus Raetz), dispositif pouvant s'entendre comme lointain doublon des enjeux d'une cure – jouissance de fantasme de l'un et jouissance de symptôme de l'autre. Il s'agit là de *points de vue* différents, chacun comportant une part de vérité. Disons qu'avec le fantasme on est dans un jeu pervers de mise en forme d'une réalité toujours déformée, et qu'avec le symptôme on est dans une mise en abyme du sens. Sauf qu'avec la jouissance du symptôme telle que l'amène Lacan sur la fin, on se heurte à l'impasse d'un savoir classique lié au sujet du fantasme. Pour ce qui me concerne, je témoignerai d'une question : que devient cette impasse du savoir dans le lien aux autres, sachant qu'un fantasme même démasqué n'en reste pas moins en place ? De tout cela se dégagent quatre termes-clés : fantasme, symptôme, éthique et politique.

J'ai décidé de témoigner ici de ce que m'a apporté la psychanalyse, de ses usages mais aussi de ses limites pour l'expérience que j'en ai. Ce qu'enseigne la psychanalyse s'entend pour moi de ce que j'ai retiré de ma cure mais aussi de l'enseignement de Jacques Lacan et de quelques autres. Ce que je dis là est un poncif, mais ce poncif s'articule avec la manière dont il s'inscrit dans tout un processus de mise en situation des concepts psychanalytiques selon des points de vue successifs. Anastasia Tzavidopoulou dans son témoignage d'AE nous avait parlé la fois précédente de « réduction ». Je trouve le mot heureux, car effectivement il y a éclaircissement et atténuation des habillages du fantasme et des symptômes dans une cure. Je ne crois pas pour autant qu'ils disparaissent, au moins dans leur expression fondamentale. Je parle de l'os du fantasme et des symptômes (encore Holbein), pas de leurs semblants. J'y reviendrai. On est moins dupe, c'est sûr. Mais on n'en est pas pour autant immunisé. Moins dupe, mais pas non dupe. Non dupe, absolument non dupe serait se ranger parmi les morts, les non-vivants tout au moins : ce serait privilégier un symbolisme purement pragmatique et déshumanisé, dissocié d'une langue attachée au corps. Le désir tel qu'on le conçoit en psychanalyse demande de rester dupe d'un inconscient tenant du vivant. Il s'agit aussi que ce désir soit reconnu. C'est ce qu'a soutenu Lacan dans *L'Éveil du printemps* et dans *Les non-dupes errent*. Reste à définir

par quelles voies et comment, car au-delà d'une amélioration de la symptomatologie, ce n'est « pas n'importe comment » que se dessinent le but et la fin d'une analyse. Je ne crois pas que cela coïncide avec le moment où on quitte son psychanalyste, avec la fin de cure proprement dite. C'est pour cela que j'ai choisi comme titre « L'après de la psychanalyse » et non « L'après de la cure ». La fin de la psychanalyse reste une démarche... sans fin. « Fin » en français, ce n'est pas la même chose que « end » en anglais. Pour faire image, ce serait un déplacement continu où pourraient surgir de nouvelles anamorphoses faisant ou non « compossibilité » avec d'autres, pour reprendre ce beau concept de Leibniz lié à celui de « point de vue ». Je précise cependant que pour cet immense philosophe un point de vue est un point ou un site condensant une figure singulière de savoir inscrite dans les infinis géométriques et arithmétiques du XVII<sup>e</sup> siècle. Cela implique que pour Leibniz logique et grammaire devraient se confondre dans le langage. Pas de *lalangue* chez Leibniz donc. Mais rien à voir non plus avec je ne sais quel « à chacun sa vérité » imbécile.

Alors, qu'enseigne effectivement la psychanalyse, au-delà des améliorations symptomatologiques qu'elle permet ? Sans doute à mieux se connaître. Cela peut faire sourire tant c'est évident. Mais voilà, « mieux se connaître » ne tient pas d'une psychologie des profondeurs, ni même d'une psychologie tout court. C'est que « mieux se connaître » ne va pas sans lignes de fuite. C'est un peu comme en surf, à quoi je m'essaye parfois. Il s'agit de savoir faire avec une vague qui nous excède. Une vague, ça vient toujours du dehors, mais un dehors devenant « extime », pour reprendre le terme de Lacan. On est pris par la vague, et pourtant, cette vague, on est amené à dire qu'on la prend. C'est ça un dire en acte. Il fut un temps où Lacan se demandait : après la traversée du fantasme, que devient la pulsion ? C'est le devenir d'une vague. Je m'y suis mis bien trop tard. Je parle du surf... C'est un regret. Freud lui-même s'était confronté au même type de problématique en tentant de lier herméneutique et énergétique dans la question de l'interprétation. Jusqu'à introduire, au-delà de formules de régulation et de compensation d'intensités de forces empruntées à la physique, ce si difficile et inclassable concept de pulsion de mort. Il faut rendre grâce à Paul Ricœur d'avoir commenté honnêtement ce hiatus théorique, même si on ne peut pas le suivre en tout. J'y ajouterai Gilles Deleuze qui a fait de la pulsion de mort, plus précisément de l'instinct de mort, *condition d'immanence* et non processus de destruction. Pour revenir à Lacan, à partir de ce concept incroyable, il a su ramener dans l'expérience la place essentielle de la jouissance. Mieux se connaître, c'est savoir un peu mieux comment on se situe dans le champ de la jouissance, et parfois aussi comment

on s’y débat dans le monde qui nous entoure. Ce qui convoque le binôme éthique et politique. J’y viens.

Cela fait longtemps que les psychanalystes se sont posé la question du lien entre éthique et politique. Avec d’autres – en particulier dans les suites de la Seconde Guerre mondiale et du nazisme –, autres qui s’y sont confrontés avec des fortunes diverses, ce qui est une façon de dire que c’est toujours resté inabouti. Certes, à cette impasse on peut rattacher un réel, un impossible structurel empêchant une articulation satisfaisante de l’éthique et de la politique. C’est bien connu. Et pourtant l’école qu’a voulue Lacan, ses tentatives de faire travailler ensemble des désassortis, comme il disait, indiquent une volonté inébranlable de tenter de dépasser cette aporie. C’est tout un projet d’articuler une certaine conception de la psychanalyse en intensification avec une psychanalyse en extension. Pour ce qui concerne la psychanalyse dite en extension, il me semble que Lacan s’en est tenu à la façon dont elle pourrait durer et s’adapter à la subjectivité de l’époque. C’est là, au croisement d’une certaine éthique et d’une certaine politique, que Lacan avait convoqué les psychanalystes : oser réinventer chaque fois leur pratique. Michel Bousseyroux a développé cela dès notre première séance, Lacan parlant d’échec au congrès de Lille sur la transmission.

Pour ce qu’il en est des rapports stricts avec l’extérieur, Lacan s’est toujours montré prudent. Pour faire un parallèle entre deux hommes qui se sont toujours respectés, Lacan est resté aussi réservé envers la politique extérieure que Foucault l’a été envers la psychanalyse. Eh bien, il n’est pas certain qu’en tout cela nous ayons beaucoup avancé... Je me réfère là aux propos de Colette Soler elle-même, par exemple dans *Écrit sous Covid* <sup>2</sup>.

Je ne vais pas plus développer ces questions. Je vais seulement essayer de vous dire ce que m’a enseigné la psychanalyse, avec les limites qu’a toute pratique – fût-elle doublée, cette pratique, d’un immense apport théorique.

Je passe rapidement sur ce que j’appellerai des prémisses, voire des semblants d’enseignement, ceux des débuts de cure. Il faut bien commencer. Mon titre de ce soir pourrait à ce moment-là s’écrire « L’apprêt de la psychanalyse ». Le transfert au commencement a une dimension d’appel, presque d’appeau. Le cadre analytique comporte toujours au départ cette dimension imaginaire qui laisse se profiler un idéal. Cela dure longtemps, très longtemps même. Bien sûr on y expérimente tour à tour des découvertes et des déceptions. Mais cela reste pris dans un dispositif qui ne s’interroge pas, tout en restant nécessaire à ce que se mette en place l’expérience psychanalytique. On peut en faire critique, beaucoup l’ont faite, mais c’est ainsi. En bref, l’expérience d’une rencontre analytique se passe sous

régime du fantasme, déçu et entretenu en même temps. C'est qu'il n'est pas possible de laisser tomber comme ça la construction qu'on s'était faite de son rapport aux choses et aux autres. On peut certes dans ce temps-là lire Lacan, mais il faut bien autre chose pour entrer dans la critique pratique du fantasme. Je dis critique, pas abandon. Car on n'abandonne pas l'objet *a*, qui nous est consubstantiel. L'objet *a*, qui est le point de résistance structurel et corporel au tout-signifiant, cet objet *a* nous accompagne toujours en tant qu'êtres parlants. Ce qui change dans ce qu'on appelle un peu vite « traversée du fantasme » à la suite de Lacan, c'est qu'on se fait moins d'illusions sur les habillages imaginaires familiaux et sociaux de cet objet *a*. Mais moins d'illusions ne veut pas dire qu'on le laisse hors langage, hors discours. De toute façon, il s'invite sans notre accord, pouvant réveiller l'angoisse. Si on reste lacanien, le désir ne va pas sans l'objet *a*.

Une remarque ici à propos du désir. Certes il a un versant évident de l'ordre du manque, de la castration. Il n'en demeure pas moins qu'un autre versant cette fois du côté de la puissance d'exister n'est pas du côté du négatif – même si ce négatif a été sublimé en acte par Lacan dans les suites de l'enseignement de Kojève. En cela l'objet *a* cause du désir, qui est consubstantiel au fait de parler, n'est pas un objet à la manque. D'ailleurs, il ne s'écrit pas barré et n'a jamais été affublé d'un signe moins. Il participe d'une résistance au tout-signifiant bien qu'il ne soit pas préalable à celui-ci : il n'est pas préverbal. Ainsi, l'objet *a* n'introduit pas une phénoménologie vitaliste et ne s'accorde pas avec une pure ontologie négative. Ce serait le lieu de bien des débats...

Alors, me direz-vous, à partir de quand et de quoi tire-t-on un enseignement de la psychanalyse ? Sans doute quand quelque chose d'une croyance transférentielle, d'une réponse passant seulement par le sens se dissout. Je dis « se dissout » plutôt que « chute ». Le transfert ne chute pas comme ça. Certes, l'analyste est concerné dans l'affaire, c'est son *job* quand même, mais l'analysant lui aussi interprète ce qui se passe, à son corps défendant si j'ose dire. Quand je dis à *son corps défendant*, je ne parle pas de l'image du corps, on serait encore dans le fantasme. Le corps défendant passe par les avatars de l'objet *a*, par des bords qui excèdent la notion de sujet. Et l'analyste n'en est pas le seul référent, même s'il s'en fait le semblant – lui aussi à son corps défendant d'ailleurs. Pour utiliser encore ce phénomène événementiel introduit par Marie-José Latour, événement qui tient de l'acte, quelque chose de l'ordre de l'anamorphose subvertit la fixité du fantasme et du même pas dérange la fidélité au transfert. Et cette anamorphose, qui ne tient pas seulement du regard mais aussi du dire, n'est pas le seul fait du dispositif analytique. C'est tout un rapport au monde qui

change, peu à peu, sans que rien y paraisse. Car je ne crois pas qu'on change comme ça de visage, de visage social. C'est beaucoup plus intime, et ça reste peu visible. Peut-être dans les bons cas la passe inventée par Lacan en traduit-elle quelque chose... C'est qu'il est bien difficile que soit validée une transformation ne s'inscrivant pas toute sous le sens, un sens partageable tout au moins. Là encore on est loin des débuts de l'enseignement de Lacan où le désir n'allait pas sans la reconnaissance de l'autre, fût-il ce désir marqué de la négativité de l'être-pour-la-mort.

Vous aurez remarqué que jusqu'ici je me suis référé à des éléments tournant autour du désir et de ses interprétations. Et même si je l'ai évoquée, je n'ai guère abordé encore la dimension pratique d'une jouissance disons... non domestiquée. Nous avons l'habitude de ranger aujourd'hui cette jouissance restante sous le concept de symptôme, nous référant à la fin de l'enseignement de Lacan. Il avait d'ailleurs commis le terme de « jouissance sauvage » dans le séminaire *R.S.I.* Avec « symptôme », je parle ici d'un nouveau concept, c'est-à-dire d'une invention au même titre que l'objet *a*. Le symptôme à la fin de l'enseignement de Lacan n'a plus du tout la même signification et le même empan que le symptôme freudien ou même le symptôme du retour à Freud. Il s'agit de savoir ce que cela amène en pratique, et comment cela s'articule dans le lien aux autres.

Il faudrait d'abord s'entendre sur ce qu'est ce symptôme auquel, selon une expression de Lacan dans le séminaire *Le Sinthome*, on devrait « s'identifier ». S'identifier, me semble-t-il, n'est pas s'y reconnaître dans une sorte de *mimesis*. On est plus proche ici du *simulacre* d'un réel, c'est-à-dire d'une invention ou d'une création. Notre intérêt pour l'art, la littérature et la poésie tient de cela. D'ailleurs, qui pourrait dire : « Ceci est mon symptôme de fin de cure », sauf peut-être en termes d'installation ou de performance ? C'est que le symptôme lacanien n'est pas une formation fixe de l'inconscient au sens freudien du terme. Le symptôme lacanien, voire ce que Lacan a nommé *sinthome*, est un nom – plus exactement une fonction de nomination ou de dire – de jouissance attachée à un individu, sans préjuger de ses expressions. C'est en cela qu'il conjugue chez quelqu'un des jouissances inhérentes au réel, au symbolique et à l'imaginaire. Je parle ici du réel, du symbolique et de l'imaginaire propres à chaque individu, à chaque parlêtre. C'est que les dimensions R, S et I ne peuvent se décliner et se nommer qu'au un par un et ne sauraient s'universaliser. Pour revenir à la remarque de Michel Bousseyroux concernant l'anamorphose, cela fait qu'interpréter le symptôme d'un autre tient toujours du fantasme de celui qui interprète. Cela oblige à être au clair avec ce à quoi on se prête dans la conduite d'une cure et comment et pourquoi on interprète.

Maintenant, puisque je m’y suis engagé, de quoi puis-je témoigner de ce que m’a appris la psychanalyse pour ce qui concerne mon rapport au monde ?

Pour le dire en préambule, je ne crois plus aujourd’hui qu’après une cure on soit de quelque manière immunisé vis-à-vis du fantasme – serait-il parfaitement reconnu. Cela tient à ce qui donne à chacun forme et consistance, je veux parler du narcissisme. Qu’on le nomme entre nous escabeau après Lacan ne change rien au problème. Disons que l’escabeau conjugue le narcissisme à tel ou tel aspect du symptôme... Ce qui m’a fait expérimenter et comprendre cela est une forme de rencontre du réel dont j’étais ou dont je m’étais protégé jusque-là. Forme du réel qui m’a fait sortir d’une position de confort que j’occupais depuis longtemps. Et si j’interroge ce soir mon rapport aux autres en dehors de l’École, c’est que justement cette dernière participait entre autres éléments de ce confort. Je parle pour moi bien sûr, jusqu’à la manière particulière que j’ai eue de m’y inscrire. Toujours est-il que tout cela participait de ce que je pourrais appeler une bulle existentielle favorisant un fantasme tranquille, au bout du compte pas si différent que ça de celui qui m’avait conduit à me faire psychanalyser. Sauf qu’au début il était lié à des symptômes et tout un pathos. La cure m’en a largement distancié. Disons que le fantasme averti qui a pris sa place a laissé suffisamment de champ à une éthique dans ma pratique. Eh bien, il a suffi de rencontrer tel réel pour fissurer cette bulle et me déloger de ce site, me faisant être revisité un temps par des angoisses premières oubliées depuis longtemps. Alors me direz-vous : c’est bien connu, il suffit d’une tranche. De saumon peut-être ? Non, je ne pense pas. On ne revisite pas ce qu’on sait. Ce que je dis là est sans doute hâtif, la répétition a tant de visages... Mais il s’agit d’être capable d’une critique de position, ne pas en rester dupe, et se risquer à en sortir. Ici, ce qu’a enseigné la psychanalyse est utile si on sait et si on peut le mettre au goût du jour. Cela ne veut pas dire qu’on tire aussitôt un bord et qu’on reprend ce qui serait la bonne route, si jamais il s’agit d’une route, ce que je ne crois pas. Il faut du temps et il faut aussi accepter quelque chose de soi qui n’a pas été guéri. Cela ne peut vraiment s’expérimenter qu’en dehors du dispositif de la cure. On revient par ce biais plus au symptôme qu’au fantasme. Encore que la présence du fantasme, je l’ai dit, soit pérenne. C’est que nous sommes tous et toutes, à degrés divers, je vais vous heurter, nous sommes tous des pervers narcissiques soumis à la nécessité d’une représentation. Ceci parce que l’objet *a* en liberté c’est la manie, l’objet *a* annulé et pris en soi c’est la mélancolie. Lacan en son temps en avait même fait deux fausses sorties de cure. Reste l’éthique – au sens de Spinoza – pour en faire usage adéquat.

Alors, le symptôme qui nous reste. Qui distribue et noue le réel, le symbolique et l'imaginaire. Michel Bousseyroux en début de séminaire parlait de réinventer chaque fois la psychanalyse. C'est quelque chose de difficile, parce que en ce qui concerne la position de psychanalyste il faut savoir – je vais oser une énormité – se passer du symptôme en sachant s'en servir. Quand je dis savoir s'en passer, c'est autant que possible ne pas trop le lier au fantasme, à l'escabeau. Il faut dire que le dispositif de la cure aide bien à cela. Et savoir s'en servir, du symptôme, qui est autre chose que s'en débrouiller, c'est puiser dans la force de singularité qui l'habite. C'est un exercice périlleux, mais le dispositif de la cure constitue un garde-fou autant pour l'analysant que pour l'analyste. Ce cadre est indispensable pour la constitution du transfert. Sauf qu'à trop s'y installer on peut masquer toute relance du réel. Là est la responsabilité de l'analyste.

J'en viens à ce qui m'occupe plus particulièrement aujourd'hui. Car ce qui se joue dans une cure existe aussi dans la « vraie vie », comme on dit. Sauf que dans la « vraie vie » l'éthique passe par d'autres voies, d'autres discours que celui du psychanalyste. On est plus inscrit dans le champ de l'offre et de la demande que dans celui d'un désir travaillé dans les conditions particulières du dispositif transférentiel. Cela veut dire que dans le monde qu'on habite, soit on est objet, soit on vise un objet, sauf à être anorexique peut-être. Et le séminaire sur la relation d'objet, essentiel pour comprendre, ne constitue pas pour autant un sésame.

Pour conclure, je dirai que c'est cette éthique du lien entre le commun quelles qu'en soient ses figures et le politique qui m'interroge. Et de fait je n'y réponds pas toujours, loin de là, du point de vue du psychanalyste. Certes un homme averti en vaut deux, dit l'adage. Mais *quid* de son acte, justement ? Je conclus avec le même terme que celui utilisé en introduction, celui de *point de vue*. Cela pose le problème d'usage d'éthiques et de discours différents selon les situations, en essayant de ne pas trop s'em mêler les pinceaux. Ça arrive quelquefois. C'est ce que j'aborderai la prochaine fois.

*Mots-clés : éthique, politique, intension/extension.*

---

\*[↑](#) Intervention prononcée dans le cadre du séminaire intitulé « Qu'enseigne la psychanalyse ? », à Toulouse, le 30 septembre 2022.

1.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 75-108.

2.[↑](#) C. Soler, *Écrit sous Covid, La Psychanalyse questionnée*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2021.